

# RÉVOLTÉS ET RÉVOLUTIONNAIRES...

«*On devient anarchiste*», écrivait, il y a peu de temps, un de nos camarades, et de relater des bribes de conversations surprises dans le métro, à l'établi, chez l'épicier au cours desquelles cette phrase lapidaire avait été jetée à la face d'un «*béni oui oui*» ou pour faire mieux faire entendre à la cantonade qu'effectivement tout allait de mal en pis dans le plus mauvais des mondes.

«*C'est à devenir anarchistes*», s'écrient les petits bourgeois dont le moloch État grignote les rentes; les employés dont les salaires n'ont jamais été en concordance avec le coût de la vie, les fonctionnaires dont des dirigeants sans scrupules ont trahi les justes et pourtant minimales revendications, les ouvriers cégétistes dont beaucoup refusent de reprendre les cartes fédérales parce qu'ils ne veulent plus engraisser les bonzes syndicaux qui se moquent éperdument de leurs velléités d'émancipation.

Dans un élan touchant, ces hommes et ces femmes se dirigent inconsciemment vers la seule philosophie qu'hier encore ils ignoraient ou voulaient ignorer et qui, aujourd'hui, leur semble être le havre où on peut accoster pour vivre et mourir en paix. L'anarchie n'apparaît plus, à ces êtres cent fois cocufiés, comme synonyme de désordre, bien que 2.000 ans de morale autoritaire les prédisposent à une telle appréciation, mais bien comme unique moyen à employer pour renverser le régime pourri qui les presse, régime incapable d'assurer leur «*matérielle*» dans une atmosphère concrète de liberté. Le militant anarchiste n'est plus, pour une certaine portion de la population, le vulgaire escarpe que la police doit poursuivre et arrêter, l'assassin, le fou aux poches gonflées de dynamite et qui, par plaisir ou par maladresse, risque de tout faire sauter, mais bien plutôt le réfractaire à l'absolutisme, le révolté, le justicier. Pour l'autre portion, le mot lui-même n'éveille plus rien. Terme du dictionnaire équivalent à celui d'écœurement, de soumission désespérée.

Beaucoup, affolés par la misère qui les guette, qu'ils sentent venir, qui les étreint déjà, abrutis par deux effroyables guerres successives et en voyant poindre une autre, jettent leurs bonnets par-dessus le moulin et pratiquent ce qu'ils appellent la politique du pire.

A seule fin que cela change et que cela change vite. Raisonner quelque peu empreint d'égoïsme, car se préoccupaient-ils de la condition sociale des humains plus déshérités qu'eux il y a seulement vingt ans, dix ans? Ce qu'ils attendent de «*leur*» politique du pire, c'est l'espoir en un balayage radical, l'écrasement de tous ceux qui les oppriment, les menacent ou les gênent.

«*J'en ai marre*», dit l'homme de la rue. Et dans son regard une flambée de haine s'allume au spectacle des pantalonades des politiciens professionnels, à la vue des restaurants luxueux et des longues files de voitures éblouissantes, bourrées de messieurs en habit et de filles à qui rien ne manque, tandis que lui, prolétaire, patauge dans la boue, le ventre creux. Cette révolte nous réchauffe le cœur, nous, militants révolutionnaires, mais nous ne sommes pas dupes.

Ils se disent anarchistes. Manger, boire, dormir tranquillement, tels sont leurs buts. Ils ne cherchent pas le maximum, mais le strict nécessaire, la satisfaction immédiate de leurs appétits. Être assurés que demain ils pourront manger, boire, dormir comme hier, comme aujourd'hui leur semble le summum de la félicité. Et ceci sans savoir comment faire pour parvenir à un tel état d'euphorie, comment diriger leur colère, sans coordonner leurs pensées, sans savoir s'ils auront ou non des chefs - et s'ils en ont, quels seront ces chefs - sans établir un lien de cause à effet entre leur présent et leur avenir, sans déduire ce qui peut leur arriver s'ils choisissent telle ou telle formule, tel ou tel homme, la lassitude physique et morale du moment leur servant d'excuse. La quasi-totalité de ces gens n'a pas pris la peine d'analyser les événements d'hier et d'aujourd'hui, les fausses panacées que des malins lui offrent, le processus des vies de ceux qui l'ont conduite à la ruine en la laissant désespérée. Cette énorme majorité de moutons qu'un éclair affole suit le courant qui les entraîne, tentant de se raccrocher aux branches qui égratignent l'eau trouble. Qu'un quelconque bonimenteur élève la voix et aussitôt ces masses l'écoutent; qu'un maquignon subtil leur promette la lune

et ils croiront en cette lune sans s'apercevoir du mythe évoque, qu'un charlatan de foire foraine lui fasse ingurgiter un plat copieux et leur en promette un du même genre pour le lendemain et aussitôt les bougres crient au miracle et élèvent l'officiant au rang de divinité. Ces gens sont les plus sûrs piliers de la dictature d'un homme ou d'un parti. L'histoire est là pour nous donner raison.

Des anarchistes? Non. Des révoltés.

Pourtant, qu'on ne s'y trompe pas, un moment de profond désespoir, et le révolté est capable des plus hautes actions civiques. Il peut lutter *«pour que ça change»* en allant jusqu'au sacrifice suprême, mais en espérant toujours pouvoir s'en tirer et jouir à son tour de la vie, après avoir pris la place de ceux qu'il aura aidés à déboulonner par son action d'un jour. Tout doit rentrer dans l'ordre, d'après lui. Un peu comme la surface de ces petits étangs que le jet d'un pavé brouille mais qui reprend vite son aspect dès que les ondes ont été amorties.

Tout autre est le révolutionnaire. L'action de celui-ci ne relève pas de la satisfaction personnelle. Il sait que rien ne peut aller bien longtemps si la société n'est pas fondée sur des principes permettant de sauvegarder la liberté de tous et de chacun, il sait que ce qui touche aujourd'hui son voisin le touchera peut-être demain, sûrement après-demain. Il lutte sans arrière-pensée, sachant que son combat doit aboutir à la libération de l'homme en général et non d'un homme en particulier, parce qu'il se sent solidaire de ceux qui vivent avec lui, par lui et pour lui. Toutes ses actions sont mûrement réfléchies. Son but est fixé évident. Il veut se sauver en suivant la collectivité, puisque sans cette collectivité il ne pourrait vivre. Il sent nettement que, pour durer, la révolution doit être humaine et que le conflit économique latent réglé en tenant compte de l'individu. Aucune grande transformation ne s'étant effectuée sans un bond en avant de l'homme, le révolutionnaire commence par abandonner tous préjugés, toute morale préétablie. Il fait d'abord sa révolution intérieure avant de guider les êtres moins volontaires que lui vers un avenir qu'il sait devoir être meilleur parce que débarrassé de toutes les contraintes. S'il se sacrifie, c'est qu'il sait que le processus révolutionnaire exige son sacrifice. Rien n'est perdu, même la vie, dans la lutte émancipatrice. Un autre prendra la place vacante s'il disparaît et devra continuer le bon combat là où il l'a abandonné, le bon combat dont le résultat est inéluctable, mathématique. Demain, après demain, dans dix ans, dans cent ans, la vérité doit triompher, mais pour que la victoire soit rapide et totale il est nécessaire que des multitudes se sacrifient et se sacrifient consciemment.

Le stade de la révolte, par lequel le révolutionnaire est passé, n'a été pour lui qu'un stade et non une fin en soi. La révolte doit être pensée, donc disciplinée si elle veut se transformer en révolution et le révolutionnaire ne peut être qu'anarchiste puisqu'il va jusqu'au bout, dans un paroxysme intelligent.

-----